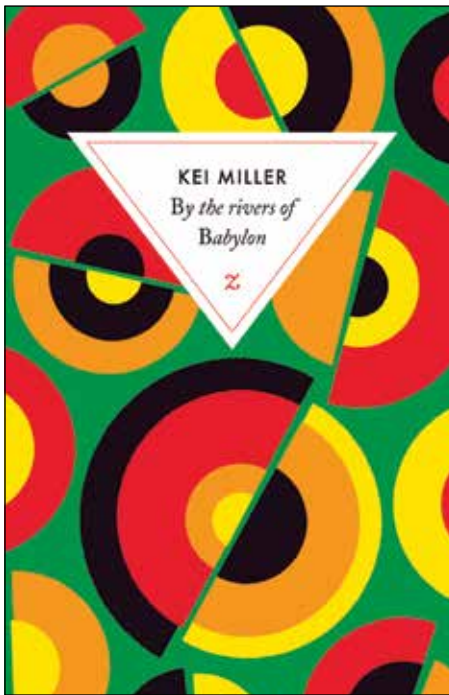


Stand-up for your rights

Fiction. Prix OCM Bocas pour la littérature caribéenne 2017, le troisième roman du Jamaïcain Kei Miller raconte un pays dévoré par la misère et le racisme, et où plane le parfum de la révolte.



►► *By the rivers of Babylon*, Kei Miller, traduit de l'anglais (Jamaïque) par Nathalie Carré, Zulma, 304 p., 270 DH



Kei Miller est poète et l'auteur de deux romans, dont *L'authentique Pearlina Portius* (Zulma, 2016).

“**P**our connaître un homme, il faut connaître la forme de sa douleur”, dit-on à Augustown. Dans les bas quartiers de Kingston, en cet avril 1982, l'air est lourd d'un “autoclapse” imminent. Car Kaia est rentré de l'école en pleurant. La tête rasée par M. Saint-Joseph, un instituteur raciste. Sur le sol de la salle de classe gisent encore les dreadlocks du petit garçon, comme des serpents morts. Il y a longtemps déjà, Clarky s'était pendu pour avoir subi la même humiliation. Car pour les Rastafari, il n'y a rien de pire que de trahir le vœu qu'“aucune lame jamais ne passera sur ma tête”. Ma Taffy, la grand-mère aveugle de Kaia, imperturbable face au gang du redoutable Angola et aux descentes de “Babylone”, les policiers blancs, frissonne et en pose son joint. Elle a reconnu “l'odeur prégnante de fruit mûr qui empeste l'air, comme une jaque prêt à tomber au sol dans le vert éclatant de sa maturité”. L'odeur de la catastrophe.

Prophéties et rêves d'émancipation

Dans ce roman, le deuxième traduit en français, Kei Miller brosse le tableau terrible d'un pays dévoré par le racisme et la misère. L'île des Caraïbes est quadril-

lée par la ségrégation où la classe sociale recoupe la couleur de peau et dresse au sein de la même ville des barrières invisibles mais presque infranchissables. Au point que même les amours adolescentes de Gina et Matthew ne songent même pas à se bercer d'espoirs romantiques. Kei Miller rend palpable le poids de l'esclavage dans les mentalités, dans les structures sociales, où ce sont les grands-mères qui élèvent les enfants quand les hommes sont absents et les mères trop jeunes. Il campe de beaux personnages de femmes : Ma Taffy, “femme-misère” qui a perdu la vue quand la colonie de rats a provoqué l'effondrement de son toit, sa nièce Gina, brillante étudiante aussi érudite en sciences qu'en impitoyables leçons de la vie, dont “*utiliser les armes de Babylone contre Babylone*”. Et c'est dans ce pressentiment de l'impalpable que réside toute la force de ce roman qui restitue la langue créole et l'art des silences, les croyances rastafari et l'atmosphère prophétique. Après *L'authentique Pearlina Portius* qui racontait l'histoire d'une prophétesse, Kei Miller évoque le prédicateur volant, Alexander Bedward, qui pensait pouvoir s'envoler vers l'Afrique une fois son corps débarrassé du sel et qui mourut dans un hôpital psychiatrique. Il convoque aussi la figure de Marcus Garvey, initiateur du panafricanisme. Toutes ces figures qui ont plaidé pour l'émancipation d'un peuple humilié traversent ce livre. Le titre même est emprunté à ce psaume de *L'Ancien Testament*, devenu une chanson culte, où le peuple réduit en esclavage est sommé de chanter. ■

Dans le texte. L'Accord tacite

““Hé, rasta, tu me vends une de tes oranges ?”

Clarky regarda l'homme, puis lan. Il ne hocha pas la tête mais son regard était comme un signe. Rien d'autre. lan se leva et se dirigea vers la carriole. Il prit une orange dans le sac en jute et un couteau pour la peler. Il tremblait. C'était comme un test et il sentait que Clarky l'observait avec attention. Il avait déjà pelé des oranges, bien sûr, mais il voulait que l'opération soit ce jour-là parfaite. Il prit une inspiration, glissa la lame sous la peau du fruit. Il pressa le pouce contre la surface ainsi bombée et commença à faire tourner l'orange, la peau se déroulant comme une fleur. À un moment, il appuya trop fort et transperça la chair. Un peu de jus lui gicla dans les yeux. Il grimaça. La peau cependant ne s'était pas rompue. lan se reprit, continua doucement, jusqu'à ce qu'elle se détache et tombe. Parfait. Il coupa l'orange en deux et la tendit à l'homme.

“*Respect !*” fit-il en lui déposant l'argent dans la main. lan tendit l'argent à Clarky mais le rasta refusa d'un signe. lan s'assit à côté de lui. Il n'y avait rien à ajouter.”